6e ANNÉE, N° 335. — VENDREDI, 24 OCTOBRE 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, A Galata.

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez M. G. Muir, libraire.

A Marseille, chez Me veuve Camoin.

A Londres, chez MM. James Cowie et Son Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople........ un an, 8 colonat, 6 mois, 4 »

Provinces et Etranger un an, 9 » 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne.......... 5 piastres de G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Octobre.

Le *Morning Chronicle*, dans un de ses derniers numéros, publie sur les affaires de la Turquie des détails que le *Journal de Francfort* du 26 septembre trouve intéressans; et à ce titre, qui témoigne de sa naïveté, ce dernier les reproduit. Il paraît qu'il aime les contes que les nourrices font aux enfans.

Le *Morning Chronicle* est une feuille de réputation grave, mais il est parfois un peu quinteux. Ayez de l'indulgence pour les femmes, dit quelque part un écrivain dont le nom nous échappe, la nature les condamne souvent à être quinteuses. Il en est de même de certains organes de la publicité, qui n'ont pas toujours l'humeur égale; et, dans leurs mauvais moments, il leur arrive de dire des choses de l'autre monde. On les croirait sous l'action d'un de ces rêves pénibles qu'on appelle vulgairement cauchemars, et durant lesquels mille fantômes vous apparaissent.

Le *Morning Chronicle* du 20 septembre a rêvé de la situation financière de la Turquie, qui l'inquiète d'autant plus que ses décorations cesseront d'être ornées de diamans. Il a rêvé de l'Egypte, et il en prend texte, non pour blâmer la S. Porte, mais d'autres qui le touchent de près. Il a rêvé des lieux saints, et trouve que la Turquie ne doit pas être à son aise entre gens voulant qui ceci, qui cela, qui autre chose. Il a rêvé de Tunis et s'étonne (ceci est jovial) que les armées impériales, bien qu'exercées à l'européenne, ne soient pas en état de mettre à la raison le bey de cette province. Il a rêvé (ceci est triste) que le sentiment national s'élève avec force contre tout projet de réforme, et que le peuple, excité par le clergé, est à chaque instant prêt à se soulever même dans la capitale, où les mécontens se vengent régulièrement deux ou trois fois par semaine, ni plus ni moins, par des conflagrations incendiaires. Il a rêvé (ceci est grave) que chaque jour on voit (il ne dit pas avec ou sans bésicles) les murs des édifices publics couverts de libelles contenant des menaces contre le gouvernement, qu'on veut forcer de changer de système. Il a rêvé (ceci n'est pas couleur de rose) que les provinces sont à la merci de pachas avides et passablement tyrans. Il a rêvé de la Mecque, où l'ancien cheick (dont on ne s'est emparé, dit-il, que par félonie, en le faisant venir à Constantinople, ceci est mélodramatique) empêchait les pèlerins de pénétrer dans la ville sainte, parce que le gouvernement impérial n'était plus en état de lui envoyer le présent annuel s'élevant à 25,000 liv. st. Il a rêvé (ceci est tragique) que tout cela pourrait tourner à mal contre le nouveau cheick et les troupes que la S. Porte y a envoyés. Il a rêvé (ceci est noir) que le brigandage désole le pays, et à ce propos, il fait un peu de l'histoire ancienne: il raconte, en estropiant les noms propres, l'affaire des consuls de Hollande et de Danemarck. Enfin il a rêvé (*horrendo referens*) par tous les rêves sus-indiqués, que l'empire ottoman est en pleine dissolution.

En se réveillant, car nous supposons que le *Morning Chronicle* n'est plus sous l'influence du pénible cauchemar qui lui a fait voir de si vilaines choses, en se réveillant il a dû avoir la chair de poule et se dire tout aussitôt avec joie: il y a 25 ans, quelques-uns de ces rêves auraient eu un sens; mais aujourd'hui tout est changé fort heureusement. Et il a pu s'en convaincre rien qu'en ouvrant les yeux. S'il avait parlé au sérieux dans son numéro du 20 septembre, tout le monde se demanderait: mais où donc avait-il la vue, l'esprit et la raison quand il a écrit ainsi? En effet, en laissant de côté son rêve sur les finances qui n'en iront que mieux même avec des décorations sans diamans, l'économie en tout étant toujours bonne en soi; son rêve de l'Egypte dont le sujet n'existe plus; son rêve des lieux-saints, où le bon sens des parties intéressées triomphera, nous l'espérons, des difficultés que présente la question; son rêve de Tunis qui, s'il prouve quelque chose, ce qui est possible, ne prouve du moins rien ni contre les droits de la Porte, ni contre la bonne organisation de son armée toujours disposée à faire son devoir; en laissant de côté ces rêves, que reste-t-il d'actuel?

Il est probable qu'une correspondance écrite il y a plus d'un quart de siècle sera tombée sous la main du *Morning-Chronicle* et qu'il l'aura prise, faute d'en examiner la date, pour chose récente. Il est de fait que les correspondans et les journaux d'Europe avaient alors quelque raison de parler d'anarchie, de brigandage, d'incendies, d'avidité et de tyrannie des pachas gouverneurs, de répulsion du peuple pour les réformes, de rebelles contre l'autorité, de dissolution de l'empire, etc. On parlait même du fanatisme du clergé qui faisait cause commune avec les anarchistes. C'était le temps des grandes luttes contre le désordre, c'était enfin le temps des janissaires, ces suppôts des vieux abus. Est-ce que Sultan Mahmoud n'a pas, pour ainsi dire, terminé ces luttes? Est-ce qu'il n'en finit pas une fois pour toutes avec le janissarisme et tout ce qui lui ressemblait? Est-ce que depuis cette époque, depuis surtout le commencement du règne glorieux de Sultan Abdul-Medjid, l'ordre ne s'est pas rétabli peu à peu dans toutes les provinces de l'Empire? Est-ce que l'autorité souveraine n'est pas puissante sur tous les points de la Turquie? Est-ce que l'arbitraire des gouverneurs et leur avidité n'ont pas été détruits avec tous les abus sur lesquels ils s'exerçaient au détriment du bien-être et de la tranquillité des populations? Est-ce que la vie, l'honneur, la sécurité des personnes ne sont pas aussi bien garanties ici que dans les autres pays? Est-ce que l'Etat actuel de l'empire ressemble en rien à l'état ancien? Est-ce que les nombreuses réformes que subissent le pays et l'administration depuis plusieurs années, ne les fortifient pas l'un et l'autre, n'améliorent pas profondément leur condition de force, de moralité et d'avenir? En vérité, il n'y a que les aveugles qui puissent douter de cet immense travail et de la puissante régénération de l'Empire. Parler de sa dissolution, aujourd'hui que la S. Porte a prouvé par ses œuvres et de cent façons que cette affirmation n'a jamais eu de sens, c'est trop se complaire dans la rabâcherie, c'est peu se respecter soi-même.

Puisque nous parlons de rabâcheries, en voici une du *Morning-Chronicle* qui n'est pas des plus minces. Le clergé, dit-il, ne cesse d'exciter à la révolte la population de la capitale. Nous voyons tous les jours cette population, et elle nous paraît fort paisible, fort respectueuse envers son souverain et ne s'occupant guère que de ses travaux de tous les jours, afin d'y puiser le bien-être dont les mesures du gouvernement impérial favorisent le développement plus qu'à aucune autre époque. Nous sommes moins heureux à l'égard du clergé, et depuis 10 ans que nous sommes à Constantinople, nous n'avons pas passé un seul jour sans chercher à le voir, une lanterne à la main comme Diogène, qui cherchait un homme à Athènes, en plein midi, sans parvenir à le trouver: nous ne l'avons pas vu, non plus que les libelles sur les murs de Constantinople, ni les conflagrations incendiaires produites par la vengeance; et nous sommes convaincus que personne ne les a aperçus plus que nous, bien que le soleil soit fort radieux depuis plusieurs mois. Des hommes très anciens nous ont affirmé qu'eux-mêmes n'avaient jamais pu voir le clergé, et ils en donnent cette raison, qu'il n'a jamais existé: la raison nous semble bonne. Or, s'il n'existe pas de clergé en Turquie de par l'islamisme lui-même, nous nous demandons comment il peut pousser à la révolte! Et pourtant, *ab uno disce omnes*, il n'est pas d'homme important en Europe, voire même les rédacteurs et correspondans du *Morning-Chronicle*, qui n'ait cru à cette fable, à cette méchante plaisanterie. Que n'a-t-on pas dit cependant sur ce sujet: le clergé ne veut pas de réformes; le clergé étouffe l'empire; le clergé a des milliards dans ses caveaux; le clergé est coupable de tous les maux du pays et de bien d'autres. C'était l'*infâme* qu'il fallait écraser; tout le monde le désirait, et on n'attendait plus sans doute qu'une chose, c'est qu'il existât.

On voit que le *Journal de Francfort* n'a pas eu tort de trouver ces détails intéressans. Ce que le *Morning Chronicle* dit des affaires de la Mecque ne l'est pas moins, et c'est tout aussi vrai, avec cette légère variante cependant: ce que le journal anglais nomme le présent annuel est tout simplement des aumônes *volontaires* que la S. Porte envoie régulièrement à la ville sainte, et elle n'a pas plus manqué de le faire cette année que les autres. L'ancien cheick, qui devait à Méhémed-Ali pacha d'Egypte sa nomination peu orthodoxe, et qui remplissait mal ses devoirs envers le gouvernement impérial, a été destitué, après quoi, lui et sa famille ont été conduits à Constantinople, ce qui ne ressemble en rien à l'invitation sournoise dont parle le *Morning Chronicle*; et nous pouvons lui donner l'assurance que la population de cette contrée n'est pas le moins du monde exaspérée, et qu'elle est toute disposée, au contraire, à accueillir avec soumission et respect le nouveau cheick et les 3,000 hommes et non 2,000 que le gouvernement y a envoyés.

Quant au brigandage qui effraie tant le *Morning Chronicle*, parce qu'il y voit les signes de la fin prochaine de la Turquie, nous n'avons qu'un mot à lui répondre: qu'il compare la statistique des crimes de toute sorte qui se commettent en Angleterre, avec la statistique des crimes qui se commettent en Turquie, et il verra qu'on en compte cent fois moins ici que là. Et cependant, il n'y a pas de capitulations en Angleterre. La feuille anglaise voit une paille dans l'œil de son voisin, et ne voit pas la poutre qui est dans le sien. A cela que faire? Il faut prendre les hommes tels qu'ils sont, puisqu'on ne peut pas les avoir tels qu'ils devraient être: c'est le parti le plus sage, et celui que nous adoptons. Et à ceux qui persisteraient à nier le mouvement progressif de la Turquie, nous répondrions comme Galilée: et pourtant elle marche!...

Nous recevons par un de nos correspondans la nouvelle de la mort bien regrettable d'Osman éfendi, chargé d'affaires de la S. Porte en Grèce. Ce fonctionnaire, dont tout le monde se plaisait à reconnaître le noble caractère et le cœur généreux et déplore la mort, laisse dans sa patrie et dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu, les plus vifs regrets et les plus honorables souvenirs. En Grèce, il s'était acquis la réputation d'un homme d'une haute intégrité et d'une ardente charité; nous trouvons dans les grands honneurs que le roi Othon a fait rendre à son corps la meilleure preuve des sympathies qu'il avait su se concilier. Honorer ainsi la dépouille des morts, c'est s'honorer soi-même et faire preuve d'un grand esprit de justice et d'une grande impartialité. Voici les détails que notre correspondant nous adresse d'Athènes, en date du 18 octobre, sur la mort d'Osman éfendi et sur ses funérailles:

« C'est avec une bien profonde douleur que je vous annonce la mort d'Osman éfendi, chargé d'affaires de la S. Porte en Grèce, décédé, avant-hier jeudi 16 du courant, à l'âge de 65 ans, après une longue et douloureuse maladie.

» Il me serait impossible de vous décrire l'affliction que la mort de ce fonctionnaire a causée chez tous les habitans d'Athènes et principalement chez ceux qui ont été à même d'apprécier ses bonnes qualités. Sincère, charitable, d'un caractère plein de bienveillance, Osman éfendi employait presque toute sa fortune à secourir les pauvres, sans distinction de religion; cette charité inépuisable lui mérita toujours l'estime et les sympathies de tous ses collègues, des habitans d'Athènes et des étrangers. Comme chargé d'affaires, Osman éfendi a rempli tous ses devoirs avec une grande intelligence et s'est toujours efforcé de maintenir l'harmonie entre les deux gouvernemens.

» Le gouvernement grec lui a fait rendre tous les honneurs dus à son rang. Des ordres ont été donnés afin que les régimens d'infanterie, de cavalerie, et d'artillerie, ainsi que tous les officiers-généraux grecs qui se trouvaient dans la capitale, accompagnassent, en grande tenue, le funèbre cortège.

» Le roi Othon voulant donner plus de pompe à cette cérémonie a, en outre, envoyé le maréchal de sa cour, le général Colokotronis, son aide-de-camp, le général Notaras et beaucoup d'autres personnes de sa suite avec un de ses carrosses. Tout le corps diplomatique en grand uniforme, le président du ministère grec, tous les ministres, sénateurs et députés, les professeurs de l'université et des autres écoles, les juges ainsi que tous les employés des autres offices ont accompagné Osman éfendi jusqu'à sa dernière demeure.

» Les funérailles d'Osman éfendi ont eu lieu vers les 3 heures de l'après midi avec la plus grande solennité; la musique était seulement absente et l'on n'a pas salué la tombe de décharges de mousqueterie; ces manifestations ordinairement rendues aux dépouilles mortelles des hauts personnages, ne sont pas en usage parmi les musulmans.

» Le corps d'Osman éfendi a été enseveli au milieu d'un vaste jardin, situé sur les bords du fleuve Slissos et acheté par Osman aga, consul-général de la S. Porte à Eubée, pour servir de cimetière aux musulmans qui meurent dans cette capitale. »

Voici les notes qui ont été échangées entre l'internonciature d'Autriche à Constantinople et la Sublime Porte, au sujet de la mise en liberté de Kossuth et des autres réfugiés hongrois qui étaient internés à Kutaya:

« La cour impériale d'Autriche, dit M. Edouard Klezl, prenant en considération le vœu du Sultan, a renoncé au droit qu'elle avait d'exiger l'internement des réfugiés, bien qu'elle eût pu le faire d'après l'esprit des traités conclus entre les deux États; mais elle a dû insister d'autant plus vivement sur les clauses suivantes du traité:

» Art. 18. Si de pareils rebelles pénètrent dans les États ottomans et s'y cachent, la Sublime Porte devra les rechercher et les faire punir, et dans le cas même où ces rebelles et criminels témoigneraient du repentir et promettraient de se corriger, la Sublime Porte ne les croira pas, mais elle devra les bannir et les faire conduire dans un lieu éloigné de la frontière.

» Ces dispositions sont claires et précises. Cependant la cour impériale, déterminée par des égards pour la Sublime Porte, son ancienne amie et voisine, n'a pas voulu se prévaloir de son droit incontestable, mais elle a déclaré qu'elle était prête à s'entendre avec le divan sur l'internement des réfugiés. Qu'a fait la Porte en réponse à un procédé si amical? Elle a refusé avec opiniâtreté de fixer un terme au délai d'une année, et force ainsi la cour impériale à considérer comme non avenues les conférences qui avaient eu lieu sur la fixation d'un terme. Elle s'est placée sur le terrain des traités conclus antérieurement entre les deux États, par la lettre autographe du Sultan à S. M. l'empereur du 26 chewal 1265 (17 septembre 1849), et des négociations qui eurent lieu alors entre le ministre des affaires étrangères et le ministre turc accrédité à Vienne, sous la réserve qu'au besoin on aurait recours à ces dispositions prises dans leur sens littéral.

» Telle est la teneur expresse de la dépêche de S. Exc. le prince de Schwartzenberg du 19 mars 1850, que l'ancien chargé d'affaires, comte Stürmer, avait été chargé de remettre à Ali pacha; et que dit la note de la Sublime Porte du 23 djemazi-el-ewel 1266 (6 avril 1850), qui sert de complément aux actes ci-dessus mentionnés? « Qu'après le rétablissement de la tranquillité dans la Hongrie, la Porte s'entendrait amicalement avec la cour impériale avant de mettre en liberté les personnes dont il s'agit; qu'elle ferait part de ses intentions à la cour impériale, et s'efforcerait d'obtenir son assentiment. » Il est clair qu'après la promesse faite par le Sultan dans l'explication donnée par l'ambassadeur ottoman, le sens de ces mots était pour le cabinet impérial, comme pour tout juge impartial et sans préventions, que l'internement ne devait pas cesser sans un accord préalable entre ces deux gouvernemens.

» Le soussigné a eu plusieurs fois l'honneur de s'expliquer à ce sujet devant les ministres turcs, de manière qu'ils n'ont pu conserver le moindre doute, et S. Exc. Réchid-Pacha lui a donné l'assurance, dans le cours de l'été dernier, que la Porte-Ottomane n'avait pas l'intention de mettre en liberté les réfugiés internés à Kutaya sans l'assentiment du cabinet impérial. Qu'arrive-t-il maintenant? La cour d'Autriche déclare que l'ordre n'est pas encore suffisamment affermi dans la Hongrie pour que la mise en liberté de Kossuth

FEUILLETON.

THÉÂTRE ITALIEN-NAUM.

I MASNADIERI,

OPÉRA SERIA EN QUATRE ACTES,

DE MAESTRO VERDI.

C'est bientôt, direz-vous, pour parler musique et théâtre; que voulez-vous? Le feuilletoniste est un être qui ne s'appartient pas. Que le soleil d'été, égaré au milieu des brumes d'octobre, couvre de nouvelles feuilles les arbres déjà jaunis et prolonge d'un mois les doux plaisirs de la villégiature, du jour où le théâtre ouvre à deux battans ses portes et fait annoncer *urbi et orbi*, à son de trompe et de tambour, sa première représentation, le feuilletoniste est lié irrévocablement à la fortune bonne ou mauvaise du théâtre; que la salle s'égaie ou non d'une triple rangée de fraîches toilettes, que les banquettes soupirent en vain après le retour de leurs anciens habitans, que les stalles ouvrent en vain leurs bras à leurs abonnés et ne voient pas venir l'heure où elles contenteront leur envie de les embrasser, le feuilletoniste est là, toujours là. C'est le Cambronne de l'opéra, il meurt et ne se rend pas... autre part; et, dût-il n'avoir pour compagnons et entourage dans la salle que des rats dilettante et des souris mélomanes, il se campe héroïquement dans sa stalle et écoute religieusement pour le compte d'autrui. Parlons donc musique, ô public qui contemples encore paresseusement les belles vagues, si bleues, si caressantes, si engageantes du Bosphore; parlons-en, ou plutôt, parlons d'abord d'autre chose.

Les *Masnadieri* de Verdi ne sont autres que les *Brigands* de Schiller, un grand poète allemand qui n'avait pas toujours des rayons de soleil attachés au sillon de sa plume, et qui s'égarait parfois dans les brouillards de la rêverie misanthropique. Ce drame des *Brigands* n'est donc pas toujours bon à lire, vers minuit, par exemple, dans une chambre mélancoliquement éclairée par la lueur d'une lampe tremblottante; on y voit des choses qui font pleurer, d'autres qui font pâlir, d'autres qui font frémir, peu qui fassent rire, et plusieurs qui font hausser les épaules. Ces brigands se composent d'une association d'aimables jeunes gens qui, ayant joué mille tours pendables à la société, finissent par s'apercevoir que cette *mère marâtre* se conduit bien mal à leur égard, et que le seul parti raisonnable qu'ils aient à adopter, c'est de se jeter sans rémission dans les bois, l'escopette sur l'épaule, un grand sabre au côté, une grande barbe au menton, un grand chapeau bien rabattu sur des yeux bien terribles, et de réformer de là, à l'aide des accessoires sus-mentionnés, cette coquine, cette abomination des malédictions de société qui ne veut plus les nourrir, les héberger, les habiller gratis, en échange du déshonneur des familles et de mille gentillesses prévues par divers articles ridicules de cet atroce code civil et criminel.

S'étant donc dit et prouvé que les seules honnêtes gens de ce bas-monde sont les coupeurs de bourse et les tire-laine, nos jeunes gens, en brigands bien appris, se donnent pour capitaine un de leurs compagnons, Karl Moor, noble caractère, noble cœur, brave, généreux, intelligent, actif, viveur, tapageur, qui n'a qu'un défaut, celui de posséder pour tout bien au soleil sa cape et son épée, et pour frère, le plus abominable reptile à deux pieds. Karl ne rêve que grands exploits et actions chevaleresques dont il puise le type dans Plutarque (une bien mauvaise lecture pour la jeunesse et qu'on devrait interdire dans les colléges; on ne se doute pas du nombre prodigieux de jeunes gens que ce brave Plutarque, avec ses Alexandre, ses César et ses Brutus, a métamorphosés en *Don Quichotte*). Donc Karl n'a pas assez d'injures dans le cœur et sur les lèvres pour anathématiser les humains de son temps: « Ils damnent, dit-il, le saducéen qui n'est pas assez assidu à l'église, et eux viennent devant l'autel calculer l'intérêt de leur argent... Ils laissent la poussière à leurs genoux pour montrer qu'ils ont prié; ils ne détournent pas les yeux de dessus le prêtre pour voir si sa perruque est bien frisée; ils tombent en syncope quand ils voient saigner un poulet, et claquent des mains lorsque leur concurrent fait banqueroute, etc., etc. » Arrêtons-nous; car vraiment ce jeune homme exagère; en admettant même que ce soit la vérité, on pense ces choses, mais on ne les dit pas: ils ne sont pas polis du tout dans ce pays, comme dit Bridoison qui est bien autrement philosophe que Moor. Donc Moor se fait chef de brigands, à la suite d'une malédiction en règle que son frère François lui envoie de la part de leur père. Ce François, un véritable scélérat, celui-là, après avoir fait maudire le fils, fait mourir le père, ou du moins l'enferme dans un cachot souterrain (il y en avait dans ce bon temps où fleurissait le brigand et ne poussait pas encore le gendarme); puis il se nomme seigneur du canton et veut abuser de ses droits seigneuriaux sur la personne d'Amélie, fiancée de son frère qu'il fait passer pour mort. Pendant ce temps, Karl détrousse force passants et continue ses pernicieuses lectures de Plutarque et ses diatribes contre la société entière. La contemplation des bois et des rochers lui monte la tête au point que notre jeune héros se pose décidément en législateur du monde, et pour premier acte de réforme, il brûle une ville qui avait eu l'audace insigne (nous dirions presque le toupet) de vouloir pendre un de ses compagnons. Puis il livre un grand combat au sabre et à la hache à des soldats qui ont l'indélicatesse de l'attaquer et de demander sa tête, et se lie par un pacte de vie et de mort avec sa troupe qui ne veut pas céder la tête de son capitaine. Après la victoire remportée sur les soldats, les brigands ne peuvent rien faire de mieux que de se composer une chanson (des brigands sans chanson couleur locale, cela ne s'est jamais vu; autant rester garçon épicier ou débitant de bouffettes de bonnet de coton que de rester brigands sans chanson et sans clair de lune au pied d'un noir château). Aussi nos brigands chantent-ils, au clair de la lune et au pied d'un château qu'on dirait fait exprès pour la circonstance, les couplets d'une chanson dont nous détachons les morceaux de choix; exemple:

Libres, contens comme des rois,
Nous couchons à l'ombre d'un bois;
Nous soupons en bonne fortune;
Le jour nous fesons peu de bruit;
Mais nous travaillons bien la nuit,
Et notre soleil c'est la lune.
. . . .
Des mères les gémissemens
Et les cris des petits enfans;
Les sanglots des jeunes fillettes!
Eh bien! voilà tout justement
La musique du régiment;
C'est notre fifre et nos trompettes.

Heureux et candides brigands! ils sont peu difficiles en fait d'harmonie, et pardon, mais il nous semble qu'on nous a traités en brigands, *tout justement*, comme dit la chanson.

Le capitaine emploie, lui, ses loisirs de clair de lune à s'entretenir tout seul de choses et d'autres: métaphysique, amour, immortalité de l'âme, néant, éternité, suicide. Un bruit l'interrompt; un homme se glisse dans l'ombre et vient près d'un souterrain jeter de la nourriture à un pauvre prisonnier. Karl défonce les barreaux du cachot, délivre le captif et reconnaît son père. Oh! alors, ma foi, il n'y a plus à dire; la société est perdue et, dût-il mettre le feu aux quatre coins de la terre, son père sera vengé. Ses brigands sont promus par lui au rang d'anges vengeurs et partent, messagers exterminateurs et le glaive flamboyant à la main, à la recherche de l'infâme François. Ils ne trouvent que son cadavre; François, en homme avisé, pour échapper à la mort, s'est étranglé; mais en revanche, les brigands amènent à Karl sa fiancée Amélie: moment désagréable pour le capitaine. On a beau se sentir la conscience et la grandeur de la divine mission que l'on s'est octroyée de la part du ciel; il est fâcheux de se trouver, à la tête d'une soixantaine de sacripants sans foi ni loi, en présence de son père et de sa fiancée. Le vieux Moor expire, sur le coup, de désespoir et de vieillesse, et le jeune Moor, pour ne pas succomber à la tentation de planter là ses compagnons, poignarde sa bien-aimée et va se faire pendre à la ville prochaine.

Telle est la donnée de ce drame qui n'en est pas un; c'est plutôt un canevas sur lequel Schiller a brodé toutes les divagations qui peuvent sortir de la tête d'un homme injustement aigri contre la société qui n'en peut mais de ses chagrins particuliers et de son humeur mélancolique et mécontente; toutes les situations y sont forcées et hors